



HAL
open science

Jalons pour une histoire du pèlerinage au(x) tombeau(x) de Napoléon

Gilles Malandain

► **To cite this version:**

Gilles Malandain. Jalons pour une histoire du pèlerinage au(x) tombeau(x) de Napoléon. Luc Chantre; Paul D'Hollander; Jérôme Grévy. Politiques du pèlerinage, du XVIIIe siècle à nos jours, Presses universitaires de Rennes, p. 297-313, 2014. halshs-01517495

HAL Id: halshs-01517495

<https://shs.hal.science/halshs-01517495>

Submitted on 3 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jalons pour une histoire du pèlerinage au(x) tombeau(x) de Napoléon

S'interroger sur le pèlerinage napoléonien, c'est accepter de tester l'idée que les cultures politiques post-révolutionnaires procèdent d'une rationalité complexe (intellectuelle, sans doute, mais aussi émotionnelle) et peuvent s'apparenter à des religions, au moins sur un mode analogique : on pourra parler de religions ou de « religiosités séculières », qui se juxtaposent aux religions traditionnelles plutôt qu'elles ne s'y substituent totalement¹. Elles doivent donc être étudiées aussi à travers les manifestations d'une dévotion où se lit bel et bien le « sentiment politique » constitutif de l'*homo politicus* contemporain. A ce propos, le cas qui nous occupe ici ne paraît pas opposer d'obstacle majeur : l'idée et l'existence même d'une « religion napoléonienne » ne fait guère de doute dans la France du XIX^e siècle², même si la question de son lien avec le courant bonapartiste, et plus largement de sa valeur ou de sa teneur politique, a pu et peut encore faire l'objet de débat. Depuis *Les Napoléon du peuple* de Bernard Ménéger (1988), depuis les travaux d'Alain Corbin³, et plus récemment encore ceux de François Ploux, de Sudhir Hazareesingh ou d'Emmanuel Fureix⁴, la réintégration du « mythe » et surtout du « culte » napoléoniens dans l'histoire des processus de politisation de masse semble bien acquise, même si la distinction entre « bonapartisme » et « napoléonisme » demeure certainement nécessaires.

Le langage témoigne bien de cette relative évidence d'une dévotion napoléonienne, puisque le lexique religieux est omniprésent dans les sources du XIX^e siècle, et encore dans celles du XX^e d'ailleurs, en particulier lorsqu'il s'agit de visites rendues au tombeau de l'empereur. Les termes « pèlerin » et « pèlerinage » se rencontrent aisément, assez banalement même, comme divers exemples nous le montreront. Le *Dictionnaire historique de la langue française* confirme d'ailleurs que l'usage du mot « pèlerinage » s'élargit au début du XIX^e siècle, et sort de la sphère strictement religieuse où il était inscrit depuis le Moyen Âge. Sans perdre son emploi traditionnel – le pèlerinage catholique connaît lui-même une vigoureuse relance au cours du XIX^e siècle –, il s'applique désormais, « par analogie », à toutes sortes de voyages ou de déplacements « faits pour rendre hommage, se recueillir ». Or cette extension de l'usage accompagne le développement d'une nouvelle « culture du voyage », accordée à la sensibilité romantique, qui valorise l'impression et l'émotion personnelles du voyageur et la découverte de « hauts lieux » de plus en plus divers et souvent

¹ Albert Piette, *Les religiosités séculières*, PUF, « Que sais-je ? », 1993. Le terme de « religion politique » est surtout attaché aux fascismes et au communisme : voir la mise au point récente de Didier Musiedlak, « Fascisme, religion politique et religion de la politique. Généalogie d'un concept et ses limites », *Vingtième siècle*, n° 108, 2010-4, p. 71-84.

² Jacques-Olivier Boudon, « Grand homme ou demi-dieu ? La mise en place d'une religion napoléonienne », *Romantisme*, 100, 1998, p. 131-141.

³ En particulier *Le Village des cannibales*, Aubier, 1990.

⁴ F. Ploux, *De bouche à oreille : naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Aubier, 2003 ; S. Hazareesingh, *La Légende de Napoléon*, Tallandier, 2005 (2004) ; E. Fureix, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique*, Champ Vallon, 2009.

⁵ Walter Bruyère-Ostells, « Le parcours d'officiers issus de la Grande Armée : une redéfinition des cultures politiques dans la première moitié du XIX^e siècle », *Histoire, économie & société*, 2008/2, p. 89-101.

profanes⁶. Cette nouvelle culture est elle-même à la source du tourisme contemporain, dont le pèlerinage chrétien est à la fois l'un des principaux modèles et l'une des modalités dans le second XIX^e siècle : pensons notamment au succès de la grotte de Lourdes. Etudiant les guides catholiques, Sylvain Venayre montre bien comment la « pastorale pèlerine », d'abord réticente, se rallie progressivement à une dimension culturelle voire récréative du voyage au détriment de sa dimension strictement pénitentielle⁷. Au milieu du siècle, l'Église cesse d'ailleurs de s'insurger contre les emplois profanes du terme « pèlerinage », admet le confort nouveau qu'apporte le chemin de fer, tout en incitant plus que jamais les catholiques à démontrer leur foi dans ces rassemblements massifs : le pèlerinage catholique, d'une certaine façon, se politise dans le cadre d'une société sécularisée où le conflit d'opinion est une réalité indéniable et assumée, qui se présente aussi comme une guerre de religions.

Reste que, bien entendu, le mot « pèlerinage », s'il garde toute sa portée religieuse, ne fait pas à lui seul la chose, et le but sentimental du déplacement, l'investissement affectif dans le lieu visité, ne suffisent pas à définir une « religion », fût-elle « séculière » voire « politique ». On est ici dans le domaine ambigu de l'analogie ou de la métaphore, et du jeu, dont on ne peut exclure ni une authentique ferveur ni la curiosité plus distante d'un « tourisme de mémoire » qui se développe, sous diverses formes, dès le XIX^e siècle. Si l'on admet cette inévitable oscillation, qui oblige à une certaine prudence interprétative, tenter le repérage du pèlerinage napoléonien ne nous en permet pas moins l'approche d'une forme concrète d'inscription du politique au cœur de la culture et de l'affectivité contemporaines. On essaiera de poser ici des jalons, en se concentrant sur le(s) tombeau(x) réels ou figurés de Napoléon, et autour de la rupture au moins relative que constitue le retour des cendres en 1840.

De Paris à Sainte-Hélène

Une première période, jusqu'en 1840, est nettement dominée par Sainte-Hélène, île-prison où, de 1815 à 1821, l'empereur déchu finit ses jours en quasi-martyr, puis lieu de sa sépulture initiale. Toutefois, Sainte-Hélène étant peu accessible, quelques indices permettent d'évoquer des gestes ayant valeur de pèlerinage, dans l'espace national, et singulièrement à Paris, dès la chute de 1815 consommée. En revanche, on peut souligner d'emblée que Schönbrunn, résidence du jeune duc de Reichstadt – le principal espoir de la IV^e dynastie – n'est guère une destination de pèlerinage bonapartiste, les Autrichiens veillant soigneusement à dissuader les visiteurs français. Engagés dans l'action, les partisans de Napoléon II peuvent éventuellement échafauder des scénarios d'évasion, comme l'imagine Dumas dans *Les Mohicans de Paris* (écrit dans les années 1850), mais ils ne peuvent réellement espérer forcer la « cage dorée » où grandit le prince, dans un semi-« exil » ambigu qui n'est pas celui d'un chef de parti comme le sera le comte de Chambord à Frohsdorf⁹. Seule la mort précoce de l'« Aiglon », en 1832, pourra permettre le développement d'un pèlerinage sur son tombeau, dans la crypte des Capucins de Vienne¹⁰.

⁶ Sylvain Venayre, « Pour une histoire culturelle du voyage », *Sociétés & Représentations*, n° 21, 2006, p. 5-21.

⁷ S. Venayre, « Catholicisme, romantisme et tourisme : le pèlerin en France de 1815 à 1870 », in *Les Formes du voyage*, textes réunis par D. Dinot, J-N. Grandhomme et I. Laboulais, Strasbourg, PUS, 2010, p. 79-92.

⁸ Jean Tulard, *Napoléon II*, Fayard, 1992 ; Gilbert Martineau, *Le roi de Rome*, France-Empire, 2011 (1982).

⁹ Ou dans une certaine mesure le prince impérial à Chislehurst entre 1873 et 1879.

¹⁰ Albéric Cahuet, *Retours de Sainte-Hélène 1821-1840*, Paris, Fasquelle, 1932, p. 91-92.

Le temps du geste furtif

« J'ai été voir la place où est mort le maréchal Ney », relate un anonyme « officier du 5^e hussards » à la date du 11 décembre 1815, dans un bref journal récemment republié¹¹. Près de l'Observatoire, il observe, « cœur serré », le lieu précis où est tombé le « brave des braves », condamné par la Cour des pairs cinq jours plus tôt : la terre fraîchement « remuée », les traces de balles dans le mur, et l'inscription « Ici est mort l'Achille français. » Les balles perdues elles-mêmes n'y sont plus, probablement déjà subtilisées par des « personnes venues pour la même cause », que le scripteur estime à « une trentaine ». On se raconte l'exécution, le courage du maréchal devant la mort, les tentatives inutiles pour banaliser l'endroit, devenu en réalité « lieu de pèlerinage » bien avant qu'une statue de Ney y soit érigée en 1853¹². Le même journal raconte ensuite une visite « au Père-La-Chaise », le 26 novembre 1816, « pour y voir les tombeaux du maréchal Ney et de Labédoyère », autre victime de la répression consécutive aux Cent-Jours. Méditant sur les « hauts faits » du maréchal, il ramasse « une petite branche de sapin qui était plantée sur sa tombe » avant d'aller graver un V, pour « vengeance », sur le tombeau de Labédoyère où l'on a déjà inscrit « Honneur au brave ! ».

Comme on le voit à travers ce témoignage, le pèlerinage s'inscrit très tôt dans la culture des fidèles de Napoléon, alors même que la religion napoléonienne est cantonnée dans des gestes clandestins, furtifs, équivoques, mais variés et diffus. S'il implique un « franchissement contraignant d'espace » (Alphonse Dupront) et une forme de rupture avec le quotidien, le pèlerinage n'exige pas, en effet, un voyage lointain : c'est bien la valeur affective attribuée au déplacement, et à son but, qui le définit¹³. A cet égard, sa forme la plus commune, en ce début du XIX^e siècle, s'inscrit sans nul doute dans le cadre d'une « promenade funéraire » alors en plein développement, et susceptible d'une politisation très nette, qu'elle soit « bleue » ou « blanche », par polarisation et récurrence de certaines visites¹⁴. Le cimetière du Père-Lachaise, avec ce qui devient progressivement son « quartier des maréchaux », fait particulièrement figure de haut lieu du bonapartisme, surveillé de près par la police de la monarchie restaurée¹⁵. Louvel, l'assassin du duc de Berry, raconte ainsi dans sa prison, en février 1820, y être allé « il y a quelque temps » pour « visiter les tombeaux des généraux Masséna, Lanne[s] et autres guerriers qui y sont inhumés »¹⁶.

Avant même la mort de Napoléon, le 5 mai 1821, s'affirment ainsi les lieux symboliques susceptibles d'incarner le souvenir de son règne et de l'épopée impériale. Outre

¹¹ Voir Christophe Bourachot (éd.), *Les Hommes de Napoléon. Témoignages 1805-1851*, Omnibus, 2011, p. 893-898. La 1^{re} édition de ce texte est datée, sans autre précision, de 1890. Merci à Pierre Girard, étudiant de Master à Poitiers, qui m'a signalé cette source.

¹² Lucas-Dubreton, *Le Maréchal Ney*, Fayard, 1941, p. 327.

¹³ Voir la présentation de Philippe Boutry et Françoise Le Hénand, « Pèlerins parisiens à l'âge de la monarchie administrative », in P. Boutry, P.-A. Fabre, D. Julia (dir.), *Rendre ses vœux. Les identités pèlerines dans l'Europe moderne*, Editions de l'EHESS, 2000, p. 401-437.

¹⁴ Emmanuel Fureix, *La France des larmes*, op. cit., p. 74-93 ; « Nécropoles et charniers "blancs" dans le Paris du premier XIX^e siècle », in « Blancs » et contre-révolutionnaires. *Espaces, réseaux, cultures et mémoires (fin XVIII^e – début XX^e siècles)*, B. Dumons et H. Multon (dir.), Rome, EFR, 2011, p. 197-209. Voir aussi Grégoire Franconie, « Tombeaux pittoresques, couleur nationale et stratégie dynastique sous la Monarchie de Juillet », in *Le Pittoresque. Métamorphoses d'une quête dans l'Europe moderne*, J.-P. Lethuillier et O. Parsis-Barubé (dir.), Classiques Garnier, 2012, p. 187-202.

¹⁵ Officiers et dignitaires ne sont pas seuls concernés : la modeste tombe du dragon Lagrange, mort au combat en 1807, est ainsi un lieu de visite précoce et suffisamment subversif pour que la police prenne soin de la rendre « quasi inaccessible » (E. Fureix, op. cit., p. 83).

¹⁶ Rapport de l'officier Groleau, 16 février 1820, AN CC 504. Si Masséna est bien enterré en 1817 dans la 28^e division du Père-Lachaise, Lannes a été en revanche inhumé au Panthéon en 1810. On ne sait si c'est Louvel ou l'auteur du rapport qui se trompe...

les tombes des héros morts avant lui (et pour lui), c'est la colonne de la place Vendôme, d'abord commémorative de la bataille d'Austerlitz, qui est le lieu de mémoire napoléonien par excellence dans le Paris de la Restauration, même « veuve » de la statue du grand homme, descendue en 1814. Une chanson intitulée *La Colonne* lança Emile Debraux dans les gouguettes en 1818 et en fit le principal concurrent de Béranger : « Ah ! qu'on est fier d'être Français Quand on regarde la Colonne », chante le poète, qui en fait *in fine* le lieu où il voudrait mourir... C'est aussi, dans un registre plus noble, une *Ode à la Colonne* qui signe, en 1827, le ralliement de Victor Hugo à la cause napoléonienne, une célébration reprise dans un poème *A la Colonne*, écrit fin 1830 après le refus par la Chambre de discuter du transfert des cendres de Napoléon sur la place Vendôme¹⁷. Indigné par cette prudence, Hugo prend à témoin le monument du scandale que constitue l'absence des restes de l'empereur dans Paris :

« Et toi, colonne ! descendu sous ta base,
Le pèlerin pensif, contemplant en extase
Ce débris surhumain,
Serait venu peser, à genoux sur la pierre,
Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main ! »

Etudiant le « deuil subversif » de Napoléon, Emmanuel Fureix souligne qu'il ne trouve pas trace de « pèlerinages » commémoratifs du 5 mai à la colonne Vendôme avant 1831¹⁸. Après la révolution de Juillet, le culte napoléonien s'épanouit davantage au grand jour, d'abord toléré par le régime de Louis-Philippe, qui tente d'en « capter » la popularité de diverses manières – notamment en faisant poser une statue du « petit caporal » au sommet de la colonne en 1833, ou en achevant l'Arc de triomphe en 1835. Toutefois, dans ces années de forte tension politique, les commémorations spontanées ont toujours une dimension protestataire et sont l'objet d'une répression croissante jusqu'en 1834 avant de disparaître quasiment. La colonne reste cependant bien l'un des hauts lieux du culte dans la capitale, aussi longtemps que les vétérans de la Grande Armée sont là pour le servir, comme le suggère le titre d'une gravure datée de 1869, année du centenaire : *Pèlerinage des derniers soldats de l'Empire à la colonne Vendôme, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Napoléon 1^{er}*. Le contexte politique est alors bien sûr très différent, et le deuil de Napoléon n'a plus rien de subversif ni de furtif.

Jusqu'en 1840, l'absence du corps de Napoléon est plus ou moins bien palliée par des lieux symboliques ou par des représentations¹⁹, buts de déplacement qui peuvent revêtir un sens politique fort. Accéder au tombeau de l'empereur suppose en revanche un long voyage, difficilement imaginable pour la plupart des fidèles, même si quelques-uns l'entreprennent malgré tout, ou trouvent du moins l'occasion d'aller « payer le tribut de leurs larmes » à la cendre du héros, au fin fond d'une île perdue dans l'Atlantique sud.

¹⁷ Les deux poèmes se trouvent respectivement dans le livre III des *Odes* et dans *Les Chants du crépuscule*. Voir aussi *A l'Arc de triomphe*, dans *Les Voix intérieures* (1837).

¹⁸ E. Fureix, *op. cit.*, p. 429-433.

¹⁹ Comme l'*Apothéose de Napoléon* par Horace Vernet, dont Emmanuel Fureix écrit qu'il est un but de « pèlerinage » durant l'été 1821 (*Ibid.*, p. 413).

Pèlerins de Sainte-Hélène

En dépit de l'impressionnant développement de l'hélénologie, au sein même des études napoléoniennes, le voyage-pèlerinage à Sainte-Hélène n'a jamais été vraiment analysé pour lui-même. Seuls des textes anciens du romancier Albéric Cahuet, aujourd'hui bien oublié, lui sont expressément consacrés, et des auteurs postérieurs y puisent l'essentiel de leur propos²⁰. Un récent bel ouvrage collectif offre par ailleurs un riche recensement des sources imprimées – des relations de voyage, en l'occurrence – ainsi qu'une série de mises au point utiles sur le devenir de la fameuse « petite île » ou sur l'historiographie de la « Captivité »²¹. Les sources originales ne sont finalement pas très nombreuses ; si les registres de signatures attesteraient que plusieurs milliers de visiteurs sont passés, munis de l'autorisation du gouverneur de l'île, sur les lieux du dernier soupir ou de la sépulture de Napoléon, avant le transfert des cendres, seuls quelques-uns d'entre eux ont rédigé, en anglais ou en français, le récit de leur voyage²². En s'en tenant à la production française, on aboutit à un modeste corpus de six textes, plutôt brefs, dont trois n'ont été publiés qu'après 1840²³ :

Pèlerinage à Sainte-Hélène, ou Souvenirs d'un voyage autour du monde, poème élégiaque par M. Villers, Paris : Dureuil, 1829, 30 p.

Jacques Arago, « Sainte-Hélène », *Le Siècle*, 2 juin 1840.

Elie Le Guillou, « Sainte-Hélène. – Pèlerinage », *Complément aux « Souvenirs d'un aveugle ». Voyage autour du monde de « l'Astrolabe » et de « la Zélée », sous les ordres du contre-amiral Dumont d'Urville pendant les années 1837, 38, 39 et 40*, ouvrage enrichi de nombreux dessins et de notes scientifiques, mis en ordre par J. Arago, Paris : Berquet et Pétiou, 1842, t. 2, p. 331-340.

Volcy-Boze, *Pèlerinage à Sainte-Hélène en 1826*, Marseille, 1879, 79 p.

Joseph Durieux (éd.), « Sainte-Hélène en 1840 », *Revue des études napoléoniennes*, 1917, p. 243-245 (récit de Gustave Requier, chirurgien de marine).

Philippe Mieg (éd.), « Deux pèlerinages à Sainte-Hélène en 1834 et 1835 », *Recueil de travaux et documents de l'Institut Napoléon*, 1945, p. 74-79 (journal des frères de Coninck, jeunes négociants danois).

La première publication repérable en France n'est pas la moins intéressante. Par son titre, cette petite brochure de 1829 donne d'emblée le ton d'un tourisme qui, pour être en général occasionnel, n'a évidemment rien d'anodin. L'auteur, Marius Villers, est un jeune chirurgien de marine saint-simonien, parti pour l'Amérique du sud et dont la trace se perd vite. Il commence par offrir un récit de son passage sur les « rochers noirâtres » de Sainte-Hélène dont l'apparition, depuis le pont du navire, produit d'emblée une forte « impression » : « J'hésitais encore à croire que j'eusse devant les yeux le tombeau du grand homme ». Ayant obtenu les permissions nécessaires, il débarque, trouve un guide, et se rend sans tarder du port de Jamestown jusqu'au plateau central de l'île, où se trouve la maison de Longwood, « lieu sacré » tristement dégradé en « écurie », puis jusqu'au fond du vallon escarpé qui abrite le

²⁰ A. Cahuet, *Après la mort de l'Empereur*, Paris, Emile-Paul, 1913 (le dernier chapitre s'intitule « Les pèlerins de Sainte-Hélène ») et *Retours de Sainte-Hélène 1821-1840*, *op. cit.* ; repris notamment par Lucas-Dubreton, *Le Culte de Napoléon 1815-1848*, Albin Michel, 1960, chap. XVI.

²¹ Bernard Chevallier et al. (dir.), *Sainte-Hélène, île de mémoire*, Fayard, 2006.

²² Albéric Cahuet écrit en 1932 (*op. cit.*, p. 160) que « près de 800 bâtiments de toutes nations, soit cinq tous les deux jours, avaient encore en 1839 jeté l'ancre devant Jamestown » ; il évoque également les trois ou quatre personnes qui « vivaient du passage des visiteurs », comme le gardien de la tombe.

²³ Auxquels on peut ajouter le texte bilingue d'un Anglais : C.S. Dixon, *Visite à Longwood et au tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène, le 4 juin 1828*, Nantes, 1833, 20 p.

tombeau. Celui-ci apparaît comme un « humble mausolée », « sans ornemens, sans inscription », ombragé par des saules dont le visiteur cueille un rameau – et observe, à l'état des arbres, qu'il n'est pas le premier à le faire... Il boit aussi à la source qui arrose l'endroit, l'eau très pure dont Napoléon, dit-on, aimait à se désaltérer. S'ensuit une méditation, en vers, sur le destin de l'empereur, que Villers présente comme improvisée en remplissant le registre mis à sa disposition ; ce « poème élégiaque » dessine un mouvement bien connu qui fait passer du jugement sévère porté sur le conquérant insatiable à la pitié, devant la tombe, pour « le héros trahi et le grand homme persécuté », « Napoléon le Grand », magnifié par sa fin douloureuse :

« Tout me parle en ces lieux du déclin de sa vie ;
 Je crois entendre errer son ombre autour de moi.
 Mais son ombre en courroux, son ombre qui me crie :
 Voici ma tombe, et je fus roi !
 Voici ma tombe, ici ! ma tombe devant toi !
 Et la France fut ma patrie ! »

Logiquement, le poème s'achève en plaidoyer pour le retour des cendres, exigence de plus en plus insistante au moment – la fin des années 1820 – où le mythe napoléonien prend son plein essor.

Les autres textes confirment largement les grands traits de ce récit, et notamment les forts effets de lieu qui s'attachent à l'île-rocher, surgissant sur l'océan, au mauvais chemin qu'il faut gravir péniblement pour accéder au but, à la maison où Napoléon a fini ses jours, dont l'état d'abandon suscite toujours étonnement et colère, au modeste tombeau enfin et surtout, et à son site encaissé et bucolique. Tous ces éléments se retrouvent par exemple dans le texte que publie Jacques Arago en guise de feuilleton du *Siècle* du 2 juin 1840, la source la plus communément citée²⁴. Non sans un soupçon d'ironie perceptible, l'écrivain y file expressément la métaphore religieuse, parlant notamment d'un « pieux pèlerinage », seul à justifier d'ailleurs la visite de l'île peu hospitalière. L'originalité principale de sa description est de rapporter le texte de cinq ou six inscriptions lisibles sur les murs de la maison de Longwood, graffitis attestant le passage ému de voyageurs ayant tenu à faire l'escale et l'excursion, où s'étant même « fait marin » pour visiter Sainte-Hélène :

« Après avoir été grenadier de la garde, Michel Robert s'est fait marin sur l'Amélie afin de saluer la demeure de son Petit Caporal. Adieu. »

« Je t'aimais diablement quand tu étais en vie, je t'aime bien plus maintenant que tu es mort. Courtois, de la 27^e »

« L'exil, c'est la mort. Adieu d'un vieux tambour à qui Napoléon a serré la main au pied des pyramides. Nicolai. »

Notons que la présence de telles marques est également relevée par le chirurgien Requier, passé plusieurs fois à Sainte-Hélène, qui évoque les murs de Longwood « défigurés par des noms et des inscriptions, en particulier de voyageurs français qui par attachement à la

²⁴ Né en 1790, cadet du célèbre astronome, il accomplit comme dessinateur un voyage autour du monde avec l'expédition Freycinet entre 1817 et 1821 (*Promenade autour du monde...*, 2 vol., Paris, 1822). Il fait ensuite une carrière d'homme de lettres, revenant sans cesse vers le récit de circumnavigation : dans *Souvenirs d'un aveugle, voyage autour du monde*, Paris, 1839-1840 (nouv. éd., Paris, 1842-1843), il ne mentionne qu'un passage au large du « Rocher-Sacré », adressant un salut lointain aux « trois saules qui pleurent sur le mort immortel »...

mémoire de leur souverain, insultent les Anglais et emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent arracher comme souvenirs et qu'ils regardent comme des reliques ».

Arago ne donne aucune indication sur les conditions de son voyage ou sur ses sources ; deux ans plus tard, il collabore à la publication d'un nouveau *Voyage autour du monde*, celui du docteur Le Guillou, qui contient également un récit – celui-ci à la première personne – du pèlerinage, ainsi que le relevé de plusieurs inscriptions du même type. Avec plus ou moins de prolixité, d'émotivité ou de religiosité, tous les témoignages se recourent en tout cas largement pour souligner la valeur que revêt la visite des dernières demeures de Napoléon, détour qu'on ne fait évidemment pas par hasard et qui ne peut laisser indifférent²⁵. Bonapartisme et romantisme s'y rejoignent idéalement.

Ce processus de sacralisation trouve son couronnement dans l'expédition chargée en 1840 par Louis-Philippe de rapporter en France les « cendres » de l'empereur, restituées par l'Angleterre. C'est *a priori* le « dernier pèlerinage au tombeau de Napoléon », selon le titre d'une estampe de l'époque²⁶, et c'est aussi largement le mieux documenté, puisque plusieurs de ses participants en ont fait le récit²⁷. Tout à fait officielle, la « mission » est emmenée par le prince de Joinville, fils du roi, flanqué des ultimes compagnons de l'empereur, une dernière fois réunis. Sous l'influence de ces illustres desservants, la « religion de Sainte-Hélène » domine les trois mois de navigation, des équipages jusqu'au jeune aumônier, l'abbé Coquereau, progressivement conquis aux « évangiles » napoléoniens²⁸. L'impatience de la « délivrance » plane sur le voyage aller, mais aussi une angoisse croissante devant le but : il ne s'agit pas seulement, en effet, de saluer la dépouille de l'empereur, mais bien aussi d'en vérifier la présence en l'exhumant. L'ouverture solennelle du cercueil, réalisée de nuit le 15 octobre (anniversaire de l'arrivée de Napoléon à Sainte-Hélène) est ainsi l'acmé du pèlerinage, couronné par le miracle, puisque le corps de Napoléon se révèle glorieusement intact. Le retour se déroule alors dans la jubilation patriotique et « l'adoration » du héros.

Et retour ?

Après le temps des « catacombes » et du « deuil subversif », 1840 parachève une progressive officialisation du culte napoléonien, qui change les conditions d'un pèlerinage désormais accessible à tous et en partie dépolitisé – c'est du moins le vœu du régime de Juillet. Toutefois, si les Invalides deviennent dès lors le « haut lieu du souvenir de l'Empire » par excellence²⁹, le tombeau monumental n'obtient pas pour autant l'exclusivité de la dévotion ; au contraire même, la tentative de captation orléaniste semble plutôt favoriser la multiplication des lieux de mémoire, et ne fait pas oublier Sainte-Hélène.

²⁵ Le témoignage le plus réservé à cet égard est celui du plus jeune des frères de Coninck qui en 1835 parle de « promenade au tombeau » et se plaint de la dureté du chemin depuis Jamestown. A l'inverse, Volcy-Boze, petit notable provençal né sur l'île Maurice, qui raconte en 1879 un souvenir de sa prime jeunesse, multiplie les marqueurs de l'émotion religieuse tout en affirmant sa foi bonapartiste par une dédicace au fils de Napoléon III.

²⁶ *Dernier Pèlerinage au tombeau de Napoléon*, par Jean-Victor Adam (BNF).

²⁷ Notamment Edouard Pujol (officier de marine), *Napoléon de la Vallée du Tombeau au dôme des Invalides*, Paris, 1841 ; voir aussi les souvenirs publiés par Emmanuel de Las Cases, Arthur Bertrand ou Félix Coquereau, ainsi que ceux du général Gourgaud, récemment édités par Christophe Bourachot (*Le retour des cendres de l'empereur Napoléon*, Paris : Arléa, 2002).

²⁸ Non sans limite toutefois : faisant escale à Cadix, le prince et ses compagnons sacrifient au « pèlerinage obligé du Trocadéro » (A. Cahuet), qui n'est pas vraiment napoléonien.

²⁹ Samuel Gibiat, *Hôtel des Invalides. Inventaire des archives de la Guerre, département de l'armée de terre, sous-série X^Y*, Vincennes, Service historique de la Défense, 2006, p. 29.

Les Invalides : pèlerinage officiel ?

Dès son retour effectif dans l'Hexagone, dans une sorte de pèlerinage inversé, la dépouille de Napoléon draine les foules sur son passage. C'est d'abord le « bateau-catafalque » qui suit la côte normande avant de remonter jusqu'à Paris : « depuis Le Havre jusqu'au Pecq, toutes les rives de la Seine étaient noires de monde, écrit Balzac, et toutes ces populations se sont agenouillées quand le bateau passait »³⁰. L'imposante cérémonie du 15 décembre suscite ensuite une incontestable ferveur populaire, portée notamment par les vétérans venus dès la veille pour accompagner le cortège funèbre, dont le parcours, le long des Champs-Élysées, est massivement suivi malgré le froid perçant³¹. L'hommage ne s'arrête pas là : la foule défile patiemment devant le char funèbre exposé plusieurs jours sous l'Arc de triomphe, et devant le catafalque dressé dans l'église du Dôme des Invalides – entre 80 et 120 000 personnes dans la seule deuxième quinzaine de décembre. Vingt années de deuil rentré semblent trouver là un exutoire, d'ailleurs festif et frondeur.

Le lourd cercueil de Napoléon est désormais accessible à tous, dans la chapelle Saint-Jérôme, aux heures de visite du monument. La « piété » populaire ne se dément pas, toujours mêlée de curiosité récréative, comme le relève Victor Hugo qui se rend le 8 mai 1841 aux Invalides³² : « La foule était là comme devant un autel où le Dieu serait visible. Mais en sortant de la chapelle, après avoir fait cent pas, elle entrait voir la cuisine et la grande marmite. La foule est ainsi faite. » De son côté, le poète se recueille et médite devant une mise en scène qui ne le satisfait pas pleinement : « un jour viendra où on rendra son dôme à Louis XIV et où l'on donnera un sépulcre à Napoléon », conclut-il. En dépit de l'attachement bien connu de Napoléon pour l'hôtel et ses pensionnaires, l'église du Dôme, chef d'œuvre du classicisme et empreinte des souvenirs du Grand siècle, peine un peu à faire figure de lieu de mémoire idéal et exclusif pour celui qui doit incarner « la nation » et non pas « la royauté ».

L'officialisation et l'instrumentalisation du culte de Napoléon atteignent un apogée avec l'accession au pouvoir de son neveu en 1848. Comme président de la République, Louis-Napoléon ne manque pas d'exploiter l'« intérêt accru du public » pour le monument en se rendant lui-même pas moins de sept fois, en quatre ans, aux Invalides³³. Devenu empereur, il y est moins assidu, mais y emmène la reine Victoria en 1855, en pleine guerre de Crimée. Après plusieurs années de tergiversation, il se décide enfin à inaugurer, le 2 avril 1861, sans grande cérémonie, le tombeau définitif imaginé par Visconti, en forme d'excavation, en plein cœur de l'église. C'est pérenniser le choix des Invalides comme lieu de mémoire central, officiel et pompeux, de l'épopée impériale, susceptible de recevoir des hôtes de marque, comme le tsar et l'empereur d'Autriche en 1867. Par la statuaire et le transfert de sépultures, on s'efforce alors de renforcer le caractère napoléonien de l'hôtel, mais en même temps, celui-ci tend à perdre sa fonction d'hôpital et d'asile pour vétérans, pour prendre de plus en plus celle de musée d'histoire militaire³⁴. Le tombeau prend dès lors un caractère patrimonial,

³⁰ Lettre du 16 décembre 1840, in *Lettres à madame Hanska*, éd. R. Pierrot, R. Laffont, 1990, t. I, p. 521-522.

³¹ Voir en dernier lieu l'analyse d'Emmanuel Fureix, *op. cit.*, p. 305-317, qui parle de « pèlerinages de masse ».

³² Il raconte cette visite en détail dans *Choses vues*, éd. H. Juin, Folio, p. 211-220.

³³ François Lagrange et Jean-Pierre Reverseau, *Les Invalides : l'Etat, la guerre, la mémoire*, Gallimard, « Découvertes », 2007, p. 45.

³⁴ Le relais entre les deux fonctions, envisagé dès le début de la III^e République, s'achève en 1905 avec la naissance du musée de l'armée.

intégré dans un ensemble transhistorique qui en affaiblit nécessairement la charge subversive en en banalisant la « visite », qu'elle soit « officielle » ou touristique.

On peut certes nuancer cette idée d'une banalisation progressive. A défaut d'une histoire de la fréquentation courante du tombeau de Napoléon (que les archives de l'hôtel permettraient peut-être d'esquisser³⁵), deux témoignages littéraires montrent la sacralité qui pouvait encore s'attacher au monument de Visconti à la Belle Epoque. D'un côté, dans un passage célèbre des *Déracinés* (1897), Maurice Barrès exalte le tombeau comme le « carrefour de toutes les énergies », un lieu de ressourcement où ses « jeunes pèlerins » patriotes « courent saluer l'Empereur » la poitrine « gonflée d'amour ». De l'autre, Lucien Descaves, écrivain alors proche de l'anarchisme, imagine, dans un récit centré sur le déboulonnage de la colonne Vendôme en mai 1871, la visite dans l'église du Dôme – « où les mensonges temporels et divins exercent conjointement leur funeste prestige » – de deux communards, qui, entre colère et dérision, finissent par cracher sur le tombeau pour contribuer à « éteindre le feu qui couve dessous » : « voilà le mort qu'il faut qu'on tue, la légende à détruire, le culte à déraciner »³⁶. Le plus âgé des deux, ancien quarante-huitard, s'oppose toutefois à la destruction des Invalides, « l'endroit entre tous propices aux pèlerinages de haine qu'il faudrait organiser ». A l'opposé du romantisme de Sainte-Hélène, le tombeau des Invalides ne saurait réunir tous les cœurs : il figure au contraire l'ambiguïté croissante d'un culte napoléonien associé au conservatisme politique du Second Empire puis au nationalisme autoritaire.

En mai 1912, la jeune *Revue des études napoléoniennes* se réjouit en tout cas du succès du « pèlerinage aux Invalides », évoquant les prestigieux visiteurs étrangers qui s'y succèdent, mais aussi le rôle pédagogique du musée de l'Armée³⁷. Elle l'associe sans équivoque au « culte » que suscite « le souvenir de Napoléon ». Avec la première guerre mondiale, et l'entrée de nouveaux héros sous le Dôme, le sens de l'hommage rendu là à Napoléon se dilue pourtant encore plus nettement³⁸, comme l'annonce, par Edouard Driault, de la visite aux Invalides qui doit clore le 2^e Congrès Napoléon, le 6 octobre 1932, peut le suggérer. L'historien invite en effet ses auditeurs à « se préparer », c'est-à-dire à « se tenir dans l'état de dévotion que comporte ce pèlerinage », en écoutant « l'émouvante méditation [due à] l'une de nos meilleures amies Napoléoniennes, Mlle Maria Dell'Isola »³⁹. Cette femme de lettres italienne développe en effet l'idée de pèlerinage – y compris en invitant les Anglais, bourreaux du grand homme, au « pèlerinage d'expiation » – comme s'il s'agissait bien de revendiquer la spécificité et la sacralité avant tout « napoléonienne » du lieu. Notons qu'en cette année du centenaire de la mort de l'Aiglon, les mêmes « amis de Napoléon » militent ardemment pour le transfert aux Invalides de la sépulture de son fils⁴⁰... Un vœu

³⁵ *Hôtel des Invalides. Inventaire des archives...*, *op. cit.* Signalons notamment les cotes 1Xy 35 : Translation des restes mortels de Napoléon I^{er}, tombeau de l'empereur ; 1Xy 37 : Visites de personnalités, naissances princières, fêtes et cérémonies, etc.

³⁶ L. Descaves, *La Colonne. Récit du temps de la Commune*, Paris, F. Juven, 1901, p. 118-127.

³⁷ « Le Musée de l'Armée et la Société des Amis du Musée de l'Armée », *Revue des études napoléoniennes*, 1912/1, p. 463-466. Sur le positionnement ambigu de cette revue, fondée par Edouard Driault en 1912, voir Natalie Petiteau, *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Seuil, 1999, p. 151-156.

³⁸ De même pour l'Arc de triomphe, inauguré en 1836, mais qui ne semble être devenu un lieu de « pèlerinage » patriotique régulier que dans les années 1920, avec le culte du soldat inconnu (Evelyne Cohen, *Paris dans l'imaginaire national dans l'entre-deux-guerres*, Pub. de la Sorbonne, 1999, p. 31).

³⁹ *Revue des études napoléoniennes*, 1932, p. 369 et suiv.

⁴⁰ On lit, toujours sous la plume d'Edouard Driault, dans le même volume de la *Revue des études napoléoniennes*, p. 256 (avril 1932) : « [...] O amis de Napoléon, n'est-ce pas que nous allons célébrer le Centenaire du Fils de Napoléon de toute notre ferveur ? Venez avec nous, au moins par la pensée, au tombeau du Père, pour lui promettre de lui rendre son Fils... »

exaucé par Hitler lors d'une visite surprise sur le tombeau de l'empereur le 23 juin 1940 : orchestré par les nazis le 15 décembre suivant, ce second « Retour des cendres » n'était pas fait pour sortir le monument de l'ambiguïté qui le poursuivait depuis le 15 décembre 1840.

« L'imagination s'émeut dès que l'on prolonge une méditation devant le sarcophage des Invalides », estime Albéric Cahuet, toujours en 1932⁴¹. Il est toutefois permis de penser que le tombeau de Visconti n'a jamais suffi à satisfaire totalement la passion napoléonienne, car manquant tout à la fois d'authenticité, de spécificité, et de simplicité, il n'offre finalement qu'un substitut, commode et grandiose, mais froid, des « lieux saints » de Sainte-Hélène. Cette insuffisance est perceptible dès les années 1840 : doloriste, sentimentale, rebelle, la religion napoléonienne s'accommode assez mal de la pompe du Dôme, et s'épanouit d'ailleurs, de plus en plus nettement, dans d'autres lieux, plus modestes.

La dissémination des tombeaux

Dans *La Légende de Napoléon*, Sudhir Hazareesingh note que lieux de mémoire et « sites de pèlerinage » napoléoniens « fleurissent » dans toute la France après 1830⁴². Il cite en exemple le témoignage du vétéran Maurice Persat, qui raconte dans ses Mémoires avoir fait, alors qu'il rentrait d'Italie, en novembre 1837, un détour depuis longtemps désiré par Grenoble « afin d'aller voir et toucher les portes que les braves Grenoblois apportèrent à l'empereur en [mars] 1815 »⁴³. Débute alors, dans un cadre politique nettement plus favorable que la Restauration, un long processus d'exhumation et de patrimonialisation qui se poursuit jusqu'à nos jours, et dont le récent et monumental *Guide Napoléon*, recensant « 4000 lieux pour revivre l'épopée », permet de dresser un impressionnant bilan⁴⁴. Parmi ces lieux fort divers, les tombeaux sont évidemment nombreux, non seulement tombeaux réels de l'empereur et des héros de « l'épopée »⁴⁵, mais aussi ceux que l'on pourrait qualifier de métaphoriques, au premier rang desquels figurent sans nul doute les champs de bataille, objets d'un tourisme spécifique qui émerge dès le premier XIX^e siècle et ne cesse ensuite de se renforcer⁴⁶.

Mais ces tombeaux de substitution peuvent aussi être créés de toute pièce, par la seule force d'une entreprise de mémoire volontariste, de plus ou moins grande envergure. C'est notamment le cas du « parc Noisot » aménagé, à partir de 1835, par un ancien capitaine de la vieille garde et du « bataillon de l'île d'Elbe », retiré dans le village de Fixin, à dix kilomètres au sud de Dijon. Sur un terrain de 5 hectares, le vétéran plante des pins de Corse et installe un petit musée dans une réplique de la villa occupée par l'empereur dans son premier exil. Il parvient surtout à convaincre le sculpteur François Rude, natif de Dijon et rendu célèbre par

⁴¹ A. Cahuet, *Retours de Sainte-Hélène*, *op. cit.*, p. 168.

⁴² S. Hazareesingh, *op. cit.*, p. 248-250.

⁴³ *Mémoires du commandant Persat, 1806 à 1844*, publiés par Gustave Schlumberger, Paris, Plon, 1910, p. 348.

⁴⁴ Alain Chappet, Roger Martin, Alain Pigeard, *Le Guide Napoléon. 4000 lieux pour revivre l'épopée*, Tallandier, 2005, 975 p.

⁴⁵ Objets parfois d'une piété spécifique dans leur lieu de naissance : voir par exemple *Un Pèlerinage au tombeau de Desaix*, par MM. H. Lecoq,... et le Dr E. Grasset, délégués par le Comité du centenaire de Marengo, Clermont-Ferrand, 1901, 34 p.

⁴⁶ Cette forme du pèlerinage napoléonien (ou d'ailleurs anti-napoléonien) mérite d'être l'objet d'une analyse spécifique, qu'on n'a pas la place d'esquisser ici. Notons évidemment la place privilégiée qu'y prend Waterloo, l'autre Golgotha de l'empereur, qui a tant fasciné le XIX^e siècle : voir Jean-Marc Largeaud, *Napoléon et Waterloo : la défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, La boutique de l'histoire, 2006, not. p. 313-318, et dans une perspective européenne, Jacques Logie, *Waterloo. La campagne de 1815*, Bruxelles, Racine, 2003, p. 191-224. Sur l'émergence de ce tourisme, voir Jacques Hantraye, « La visite au champ de bataille (1800-1870) », in *Imaginaires et sensibilités au XIXe siècle. Etudes pour Alain Corbin*, Creaphis, 2005, p. 61-72.

son *Départ des Volontaires* ornant l'Arc de triomphe, d'ériger sur son terrain une statue monumentale appelée *Résurrection de Napoléon* (ou *Le Réveil de Napoléon à l'immortalité*). Cette statue est inaugurée en septembre 1847 devant « plusieurs milliers » de « pèlerins », comme le rapporte J. Trullard, dont la brochure, caractéristique d'un véritable messianisme napoléonien, est la principale source ici⁴⁷. Cette foule écoute alors Claude Noisot appeler à la renaissance de la démocratie en même temps qu'elle célèbre le conquérant de l'Italie sortant de son tombeau⁴⁸. On peut sans doute suivre Barbara Day-Hickman, qui voit dans la statue de Rude, surgissant en pleine nature, un Napoléon simple et roboratif, comme « rendu au peuple », par contraste avec la célébration officielle.

Alors que le parc Noisot, où l'on trouve depuis 1861 la tombe et le buste du créateur du parc, existe toujours, légué à la commune (sous la condition de n'y « établir [ni] cabaret [ni] restaurant, pour maintenir le recueillement nécessaire ») et offert au tourisme local, il semble qu'en revanche le site de « Sainte-Hélène, près Périgueux », ait aujourd'hui disparu⁴⁹. Installé à la même époque – en tout cas avant 1852 – par un autre vétéran, nommé Eymery, il présente certaines similitudes, mais sur un mode plus dérisoire, comme le souligne le souvenir qu'en rapporte Léon Bloy dans l'introduction de *L'Âme de Napoléon* (1912). Né à Périgueux en 1846, l'écrivain évoque la fascination précoce – et indélébile –, le véritable « ascendant » qu'a exercé sur lui Napoléon, découvert en particulier par la fameuse *Histoire* de Norvins, mais également à travers la visite d'un lieu insolite :

« Il y avait aussi, tout près de la ville, un jardin étrange et certainement très ridicule que je reverrai peut-être dans le Paradis. Un bourgeois quelconque, un imbécile, j'en ai peur, avait imaginé de faire de sa propriété un lieu de pèlerinage napoléonien. Cela s'appelait Sainte-Hélène et mon père m'y conduisait tout enfant. Il y avait je ne sais quoi, un buste énorme de l'Empereur, une petite colonne de la grande armée en simili-bronze, une sorte de caverne environnée de saules pleureurs et représentant le tombeau d'exil, d'où émanait une épouvante religieuse, des rocailles de la Malmaison ou de Saint-Cloud, une effigie verdâtre du Roi de Rome dans un berceau de lierres ou de chèvrefeuilles, et des plâtres de grognards ou de maréchaux défiant toute cocasserie sublunaire. »

On est bien sûr ici dans le faux, la reconstitution composite, au goût douteux, mais cela n'empêche nullement une forme d'efficacité d'un pèlerinage de substitution et de proximité, comme Bloy l'atteste à sa manière. Sans doute la personnalité du maître d'œuvre fait-elle beaucoup pour donner de l'authenticité au lieu, pour garantir une « présence réelle » de l'empereur dans un décor émouvant à défaut d'être grandiose. A travers la multiplication de ces modestes sanctuaires peut se lire un processus de dissémination et d'omniprésence propre à entretenir la flamme, à l'encontre, d'une certaine façon, du projet de canalisation ou de circonscription du culte autour des Invalides, voire – dans une certaine mesure – dans une dissidence ouverte par rapport à lui.

⁴⁷ *La résurrection de Napoléon, statue érigée par MM. Noisot, grenadier de l'Ile-d-Elbe, et Rude, statuaire, à Fixin. Souvenirs*, par M. J. Trullard ; avec dessins de M. Mazaroz, Dijon : Guasco-Jobard, 1847. Comme le rappelle Frank P. Bowman (*Le Christ romantique*, Droz, 1973, p. 187), Trullard est par ailleurs connu comme traducteur de Kant, et sans doute lecteur de Mickiewicz. Voir aussi *Inauguration de la Statue La Résurrection de Napoléon, érigée à Fixin, Côte d'Or* (Musée de l'Armée).

⁴⁸ Barbara Ann Day-Hickman, *Napoleonic art: nationalism and the spirit of rebellion in France (1815-1848)*, Univ. of Delaware, 1999, p. 140.

⁴⁹ *Sainte-Hélène près la ville de Périgueux. Tombeau et autres monuments élevés par les soins et aux seuls frais de M. Eymery...* Périgueux, 1863 ; voir aussi R. Villepelet, « L'Île de Sainte-Hélène, près Périgueux », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. L, 1923, p. 167-168, qui cite des documents de 1852 (demande d'un buste de Louis-Napoléon).

Sainte-Hélène, encore et toujours

S'il ne polarise pas toute la dévotion napoléonienne sur les Invalides, le Retour des cendres ne signe pas non plus la fin du pèlerinage à Sainte-Hélène, loin de là, tant est profonde la fascination qu'exerce ce lieu improbable où Napoléon vécut son « calvaire » rédempteur. Dès 1840, d'ailleurs, certains, comme Chateaubriand, suggéraient que le héros avait trouvé sur le « rocher », au beau milieu de l'océan, un « catafalque » idéal, le seul à la mesure de son génie singulier – et suffisamment distant pour ne pas encourager ce « culte de la force » que Lamartine redoutait dans la « religion napoléonienne ». Certes, l'île restant lointaine et relativement peu fréquentée, le tourisme n'y a jamais pris une ampleur considérable, demeurant soit occasionnel (mais de moins en moins, surtout une fois le canal de Suez ouvert), soit très ciblé.

Albéric Cahuet, sans donner beaucoup de précisions, évoque la poursuite du « trafic » des visites et des souvenirs : pierre, terre, feuillage, vendus à prix d'or aux voyageurs, une « révoltante spéculation » qui, jointe à l'état des lieux, devait préoccuper Louis-Napoléon, en particulier lorsqu'il devient empereur⁵⁰. Un accord avec l'Angleterre permet au gouvernement impérial d'acheter en 1858 la maison de Longwood et l'emplacement de la tombe, et de les faire restaurer, sous l'égide d'un conservateur du « domaine français » qui fait aussi office d'agent consulaire sur l'île⁵¹. Il semble cependant qu'après 1870, le pouvoir républicain se soit désintéressé de ces « lieux de pèlerinage », visités surtout par des Anglais et des Américains, et que de nouveau leur état ait suscité l'alarme. L'intérêt se réveille alors dans l'entre-deux-guerres, sous l'impulsion des « amis de Napoléon » qui faisaient désormais plus facilement le voyage exprès⁵². Une société des Amis de Sainte-Hélène est créée en 1931 pour l'Exposition coloniale, et des historiens comme Ernest d'Hauterive ou surtout Octave Aubry – dont les travaux, fondés sur une riche documentation et enrichis par son expérience des lieux, « constitue[nt] une étape essentielle dans l'historiographie héléniennne », à en croire Jacques Jourquin⁵³ – publient, à la même époque, des récits de leur pèlerinage en même temps que les résultats de leurs recherches sur la « Captivité ». Après 1945, leurs successeurs font de même et, alors que les croisières se multiplient, la muséification des « lieux saints » connaît un considérable progrès⁵⁴.

Se rendre et demeurer quelque temps à Sainte-Hélène, « suivre les pas » de Napoléon, « se pénétrer de l'atmosphère même de l'île », devient une condition indispensable pour espérer comprendre une fin de vie en forme d'énigme sans cesse renouvelée. « Ce n'est que

⁵⁰ A. Cahuet, *Après la mort de l'empereur*, op. cit., p. 303. Parmi ces visiteurs, sans doute Arthur Rimbaud, déserteur, en 1876 (Jean-Paul Kauffmann, *La Chambre noire de Longwood : le voyage à Sainte-Hélène*, La Table ronde, 1997, p. 275).

⁵¹ Thierry Lentz, « L'achat de la maison de Longwood et de la Tombe par la France », in *Sainte-Hélène, île de mémoire*, op. cit., p. 267-277.

⁵² G^{al} Koechlin-Schwartz, « Sainte-Hélène, île du souvenir », *Revue des études napoléoniennes*, mai 1932, p. 307-310.

⁵³ Dans *Sainte-Hélène, île de mémoire*, op. cit., p. 163.

⁵⁴ Ernest d'Hauterive, « Un pèlerinage à Sainte-Hélène (souvenir ineffable que laisse le plus émouvant des pèlerinages) », *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1933, p. 520-540 ; Octave Aubry, « Pèlerinage à Sainte-Hélène », in *Napoléon et son temps*, Flammarion, 1936, p. 223-253 ; Paul Ganière, « Pèlerinage à Sainte-Hélène », *Miroir de l'histoire*, n° 90, 1957 ; Guy Godlewski, « Sainte-Hélène 1980 (à propos de la croisière-pèlerinage du Souvenir napoléonien) », *Souvenir napoléonien*, n° 314, 1980 ; André Castelot, « Mon pèlerinage à Sainte-Hélène », *Point de vue-Images du monde*, n° 2336, 11 mai 1993. Sur l'histoire et l'actualité du domaine français, voir le blog très riche de Michel Dancoisne-Martineau : domainesdefranceasainte-helene.blogspot.fr, en particulier le dossier qu'il consacre en 2008 aux « 150 ans ».

lorsqu'on a vécu soi-même à Sainte-Hélène, surtout lorsqu'on a passé un assez long temps à Longwood qu'on peut se rendre compte de ce que fut vraiment la captivité de Napoléon », écrit ainsi Octave Aubry, qui évoque également le « fantôme » de l'empereur, présent et inspirant « derrière ces portes plates, dans ces pièces mesquines »⁵⁵. Même en dehors de la passion napoléonienne elle-même, la maison de Longwood, et l'île-prison tout entière, se prêtent non seulement à la méditation mais aussi à une forme singulière d'expérience émotionnelle et sensorielle. Ainsi, pour Jean-Paul Kauffmann, qui a voulu faire « le voyage à Sainte-Hélène » (où il est resté une semaine), « il est impossible de comprendre le climat très étrange de la détention [de Napoléon] sans respirer l'odeur des lieux », « remugle » dont émane une « profonde tristesse » – la vraie clé de la mort du héros. « Rien de plus bouleversant que ce baraquement situé tout en haut de [l'île], sur un plateau battu par le vent. C'est la maison du temps retrouvé », « un lieu vivant », « imposant la perception du passé » avec une force qui ne se compare qu'à la maison de Hugo à Guernesey⁵⁶.

Entre rêverie, reportage et réflexion, loin d'une « idolâtrie » napoléonienne dont il se félicite que Longwood ait été en grande partie « préservé » par son « confinement » (et même si la tentation lui vient parfois de céder au « fétichisme »), l'essai de Kauffmann révèle bien ce qu'est devenu le pèlerinage à Sainte-Hélène, dont Napoléon est moins le but que le prétexte. « On ne visite pas Longwood, c'est Longwood qui vous visite », écrit-il en flânant dans la « vallée du géranium », devant la tombe vide, comme allégée de son tragique⁵⁷. La maison, en revanche, saisit le visiteur et l'oblige à imaginer et presque à ressentir la réclusion, l'exil et l'ennui, le conduisant à une véritable expérience existentielle, qui peut le « bouleverser ». Plus qu'un hommage à Napoléon, le voyage à Sainte-Hélène prend le sens d'une recherche, d'une exploration, d'un travail sur soi – en quoi l'on peut reconnaître le sens ultime d'un pèlerinage, valant pour lui-même et non pas seulement comme signe. Sans doute est-ce bien la force irréductible de l'excentrique Sainte-Hélène, d'offrir ainsi prise tout à la fois au dépaysement et au ressourcement, à une quête du sens que la fin étrange de Napoléon suscite et laisse forcément ouverte.

L'histoire et la sociologie du pèlerinage napoléonien, et plus largement celles du « culte » – bien moins exploré que le « mythe » – restent à écrire. Elles intéressent à coup sûr une histoire politique élargie, qui s'interroge sur la formation des opinions individuelles, et sur toutes les pratiques à travers lesquelles celles-ci s'éprouvent et s'expriment, non seulement comme idées mais aussi comme affects. Certes, le sens politique de la religion napoléonienne s'est affaibli au fil du XIX^e puis du XX^e siècles, en même temps que ses pèlerinages s'intégraient dans un tourisme culturel (et/ou religieux) aux formes multiples. Susceptible d'englober et de réunir divers cultes particuliers, le « tourisme de mémoire » consacre lui-même une sorte de « religion du souvenir » aux contours extensibles et aux exigences limitées – la simple curiosité peut suffire. Dans ce cadre, si la vibration particulière que suscite la mémoire de l'épopée impériale n'a pas entièrement disparu, elle a évidemment perdu une bonne part de la puissance critique ou subversive qu'elle a pu avoir dans les décennies qui ont suivi la chute du héros. Reste son rôle indéniable dans la sensibilisation au

⁵⁵ O. Aubry, *Napoléon et son temps*, op. cit., p. 238, et l'avant-propos de *Sainte-Hélène*, t. I : *La Captivité de Napoléon*, Flammarion, 1935.

⁵⁶ J.-P. Kauffmann, *La Chambre noire de Longwood*, op. cit., avant-propos et prologue. On sait que l'auteur a connu trois années de captivité, comme journaliste pris en otage, au Liban.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 333.

politique de tous ces visiteurs qui, jusqu'à nos jours, « s'abandonnent, près de son tombeau, au frisson de la grandeur »⁵⁸.

⁵⁸ Selon la formule de Charles de Gaulle : *La France et son armée*, Plon, 1938, p. 150. Sur ce « frisson », voir aussi l'ouverture du *Napoléon* de Steven Englund (trad. fr., De Fallois, 2004).